

11<sup>me</sup> Année

N<sup>o</sup> 11

15 Août 1892

# MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL

POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Un numéro le 15 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an. France, 1 fr. 80; Étranger, 2 fr. 25



L'ATELIER DU PÈRE LAVOILE



## LE PÈRE ET LA MÈRE LAVOILE

Sur la jolie plage sableuse de Saint-Pierre-les-Dunes, près de Boulogne-sur-Mer, s'élève le chantier de constructions maritimes du père Lavoile, la grande curiosité du pays.

Petits garçons, qui, bien sûr, aimez les bateaux (tout le monde est marin à votre âge!), allez voir ceux-ci quand vous passerez par là. Il y en a pour tous les goûts : canots, chaloupes, barques de pêcheurs, petits navires, grands navires, transatlantiques, vaisseaux de guerre, torpilleurs même ; le père Lavoile a tout cela, soit dans son chantier, soit dans son port en eau profonde.

Et ce ne sont pas des bateaux pour rire : ils sont goudronnés comme de vrais bateaux. Leurs cales sont de vraies cales où des marins articulés (et incassables) pourraient se loger.... Leurs ponts sont de vrais ponts. Les voiles, les cordages sont faits suivant les règles de l'art.... Et les navires de guerre sont garnis de vrais canons, lançant à grand bruit pois ou grains de poivre.

Quant au port en eau profonde, voici comment il est établi : Un petit ruisseau qui traverse le jardin du père Lavoile va se jeter à quelque distance de là dans la mer. Or, quand la marée est haute, elle refoule les eaux du ruisseau jusque dans un large bassin creusé pour les recevoir.... A marée basse, le bassin se vide en partie. C'est là que les petits bateaux attendent à l'ancre qu'un armateur de dix ans, un capitaine de douze ans viennent décider de leur sort.

Il y a deux ans, un accident est arrivé. Un des plus beaux transatlantiques, probablement mal ancré, a été, à la marée baissante, emporté par les eaux. Quand on s'en est aperçu, il était trop tard pour le rattraper. Il a tenu la mer longtemps. Tous les petits baigneurs le suivaient des yeux, tantôt sous la vague, tantôt dessus,... puis il a gagné le large.

Le soir, la tempête éclata, submergeant, sans doute, le pauvre joujou égaré! — Le père Lavoile en était tout contrit.

Deux jours plus tard, des marins de la grande pêche, retour d'Islande, rapportèrent à Saint-Pierre-les-Dunes un petit bateau qu'ils avaient recueilli en mer, à trois lieues du rivage.... C'était le fugitif du père Lavoile.

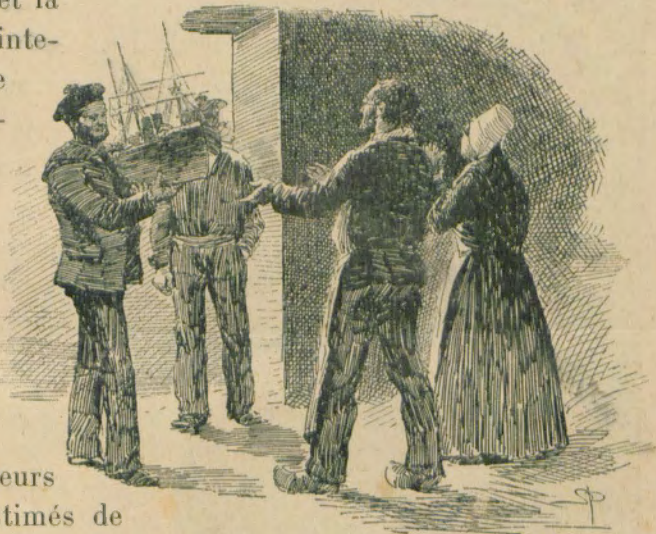


Tout le monde voulut aller voir ce joujou merveilleux qui résistait aux flots. Un Anglais, de passage dans le pays, en offrit cent francs !

« Non, monsieur, dit le père Lavoile, je ne le donnerais pas pour deux cents francs, cet enfant échappé qui est rentré au port, car j'ai l'idée qu'il me portera bonheur... et j'en ai besoin ! » ajouta le vieux, avec un grand soupir.

Quel était donc le chagrin du brave homme ? Son petit commerce réussissait à merveille ; sa réputation grandissait chaque jour, et son avoir aussi. La pauvre cabane qu'il habitait autrefois avait fait place à une jolie maison blanche, et la

mère Lavoile avait maintenant dans sa cuisine de beaux chaudrons en cuivre jaune qu'on aurait pu croire en or, et de la poterie bleue sur ses dressoirs de sapin. Tout cela faisait plaisir à voir. Les deux bonnes gens étaient charitables au pauvre monde, assurés d'aisance pour leurs vieux jours, aimés, estimés de tous ; leur vie était douce....



DES MARINS RAPPORTÈRENT LE PETIT BATEAU

D'où venait donc ce chagrin ?...

Ils avaient eu un fils, un fils unique, gentil garçon, bon écolier jusqu'à douze ans, bon apprenti constructeur jusqu'à seize ans, si habile déjà, que son patron parlait de l'envoyer à ses frais dans une école d'Arts et Métiers (le père Lavoile était alors contremaître dans ce même chantier où travaillait son fils Gaspard).

« La seule chose qui m'inquiète pour lui, disait parfois son patron, c'est qu'il est bien faible de caractère. Il ne saurait pas, tout gentil qu'il est, résister aux mauvais conseils. »

Hélas ! cette crainte était bien fondée. On n'en devait avoir que trop tôt la preuve.

Vers l'époque où Gaspard atteignit ses seize ans (dix ans environ avant l'aventure du petit bateau), une bande d'ouvriers sans ouvrage s'était



abattue sur le Pas-de-Calais. Ils demandaient du travail, assurant qu'ils n'en trouvaient plus à Paris. Ils n'étaient au fond que des mauvais sujets, des joueurs, des paresseux; et ils firent beaucoup de mal dans le pays.

A la tête de cette bande tapageuse se trouvaient quelques meneurs qui, sans l'avouer tout haut, étaient des embaucheurs d'émigrants pour l'Amérique. Ils auraient voulu entraîner tout le pays à la conquête de l'or sur les rives du Mississipi. Hélas! Gaspard fut séduit par les belles paroles de l'un d'eux : le grand Boussart.



Grâce à lui, il fuma son premier cigare, prit son premier verre au comptoir du marchand de vin,... le tout assaisonné de beaux discours.

« Viens donc avec nous en Amérique chercher de l'or, lui disait le grand Boussart. Là-bas tu seras un homme; chacun pour soi et l'or pour tous!... Tu reviendras ici riche et tu te feras bâtir un château là où tu étais apprenti constructeur. »

Gaspard trouvait cela superbe! Pourtant il hésitait, car il aimait son père et sa mère. Le grand Boussart fit cependant tant et si

« PÈRE, MÈRE, JE VIENS VOUS DIRE ADIEU! »

bien qu'il dégouta l'enfant du travail. Son patron lui fit des reproches. Gaspard répondit mal, et rentra chez son père, l'air sombre, l'œil dur.

Le père et la mère voyaient bien, eux, que ça ne marchait plus.... On leur avait changé leur garçon....

« Tout de même il est bon, se disaient-ils entre eux.... C'est un moment à passer. »

Oui, ça allait être un dur moment à passer!



« Père, mère, dit Gaspard tout à coup, je viens vous dire adieu; je m'en vais !

— Eh! Jésus! mon Dieu! ou t'en vas-tu comme ça? dit la mère essayant de rire.

— Je pars pour le Havre, et de là pour l'Amérique, où je vais faire fortune.

— Tu es fou, reprit le père, tout d'abord interdit, mais qui retrouvait enfin la force de parler, tu es fou!

— Si peu fou, mon père, que je pars dans une heure.

— Mais je ne te donne pas un sou, tu sais, pour payer ton voyage!

— Je ne te demande rien, mon père, dit le garçon d'un ton rogue.

— Tu ne nous aimes pas alors! s'écria la pauvre mère en pleurant : nous n'avons que toi d'enfant et tu ne nous aimes pas ! »

Gaspard avait, lui aussi, bien envie de pleurer, mais il se raidit :

« Si, mère, je t'aime et j'aime mon père, et c'est parce que je vous aime que je veux vous faire riches, riches dans vos vieux jours.... Tu porteras des chapeaux à plumes et des manteaux de velours, ma mère.

— Je n'y tiens pas », murmura la bonne femme.

Puis Gaspard lui répéta avec enthousiasme les belles promesses du grand Boussart.

« Sais-tu, mon garçon, dit le père, le seul bon moyen de trouver de l'or? C'est le travail, un travail honnête, intelligent, sérieux, en faisant son devoir.... Tout or autrement gagné, c'est du mauvais or; il ne reste pas dans les mains,... il s'en va ! »

Le père Lavoile aurait pu parler longtemps et la pauvre mère beaucoup pleurer,... Gaspard était décidé; deux heures plus tard, il partait....

« Je vous écrirai, dit-il, quand je serai riche.... »

Pendant bien des soirs, dans leur maison vide, le père et la mère avaient pleuré. Courbés sous le chagrin, ils n'avaient plus même la force de se consoler l'un l'autre.... Puis, un jour, le père Lavoile, relevant la tête, avait dit à sa femme :

« Moi aussi, j'ai un projet.

— Oh! fit la pauvre femme effrayée, vas-tu me laisser là aussi pour aller chercher de l'or?

— N'aie pas peur; je ne te laisserai pas seule, mais je veux aussi chercher à avoir de l'or, moi.... J'ai l'idée que notre Gaspard (si le ciel nous le renvoie) reviendra pauvre. Eh bien, je veux, sans quitter notre



foyer, sans cesser même d'être un ouvrier, lui amasser une fortune.

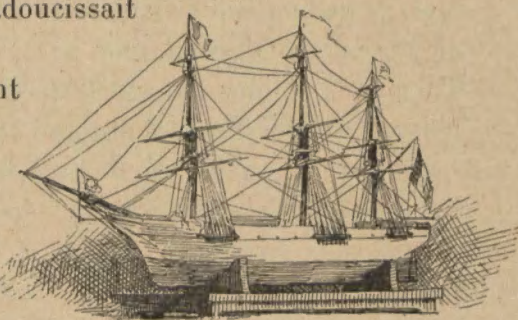
— Mais que veux-tu faire? dit la bonne femme.

— Je veux essayer de faire des petits bateaux pour les enfants; je crois que je réussirai;... toi, femme, tu pourras m'aider pour ajuster les cordages, coudre les voiles : veux-tu? »

Oh oui! elle voulait bien! Elle aimait le travail, la mère Lavoile; et travailler avec son mari, pour leur fils, c'était un bonheur!

Dès lors on put voir, bien avant dans la nuit, briller à la chaumière du brave contremaître la lampe de travail qu'entretenait l'amour paternel et maternel.... Leur chagrin s'adoucissait un peu ainsi.

Pourtant les années s'écoulaient et le nouveau métier du père Lavoile avait si bien réussi que, sur le conseil même de son patron, il avait renoncé à son emploi au chantier. L'épargne pour Gaspard grossissait chaque jour, et la maison rebâtie, le jardin agrandi



LE GASPARD SAUVÉ DES VAGUES

témoignaient de l'aisance des deux honnêtes travailleurs. De plus, le père Lavoile, devenu une petite célébrité, fut nommé d'abord membre du conseil municipal, puis adjoint au Maire.

Qu'ils auraient donc pu être heureux si Gaspard était revenu! Mais Gaspard ne revenait pas!...

Ils n'avaient cependant pas perdu tout espoir. Dans l'aventure du petit bateau rentré au port, ils crurent voir le signe que leur fugitif aimé rentrerait aussi. Ils donnèrent donc au petit navire le nom de *Gaspard sauvé des vagues*, l'ornèrent de banderoles de couleur et l'exposèrent ainsi dans le chantier, à la place d'honneur. Tous les acheteurs le voyaient, l'admiraient, et ce fut pour eux une réclame involontaire qui leur valut plus d'une commande.

Un jour, même, le Musée maritime d'un de nos grands ports militaires chargea le père Lavoile de lui faire, en tout petit, la partie de la flotte à l'ancre dans la rade voisine. C'est alors qu'il en passa des nuits à travailler!

Sa flotte terminée, il voulut, avant de la livrer, lancer lui-même tous ses bateaux sur la plage, dans une grande bêche que la mer laissait en se



retirant. Tous les petits baigneurs étaient accourus. Même les autorités, M. le Maire, MM. les Conseillers municipaux, M. le Juge de paix, vinrent assister au lancement des petits navires.... M. le Curé avait consenti (c'était le jour de la Bénédiction annuelle de la mer) à bénir aussi cette petite flotte, image de la flotte française.

Le temps était superbe, la mer calme, la foule immense. L'orphéon du pays avait prêté son concours.

Avant de lui faire prendre le flot, on tirait deux coups de canon de chaque petit navire ! ils étaient tous si jolis ces petits bateaux, ils glissaient si bien sur l'eau bleue, laissant flotter leurs drapeaux tricolores au vent, que des murmures d'admiration s'élevaient.

Au moment où le dernier vaisseau, « le vaisseau amiral », prit la mer, M. le Curé, qui venait de bénir la mer et d'appeler sur les marins la protection du ciel, bénit à son tour cette petite flotte en qui revivait si bien la grande, et, devant l'assistance recueillie, il dit ce qu'était le père Lavoile, sa vie de dévouement, de travail, ce qu'était son excellente femme. Puis il parla à demi-mot de leur chagrin caché, leur souhaitant la récompense tant méritée : le retour de leur fils enfin digne d'eux.

La musique éclata ensuite. Flûtes, trombones, trompettes de l'orphéon se mirent à jouer le plus fort possible, tandis qu'un grand drapeau tricolore se balançait en haut d'un mât au-dessus des flots. Alors les applaudissements éclatèrent : Vive la France ! Vive la flotte ! et des voix crièrent aussi : Honneur au père Lavoile !

Perdu dans la foule, un garçon de vingt-cinq ans, l'air triste et fatigué, assistait à la fête sans rien dire.

Quand le flot des baigneurs aux costumes bariolés, aux bérets rouges, se fut éparpillé, le père et la mère Lavoile se retrouvèrent seuls. Ils reprirent, en se donnant le bras, le chemin de leur maison, car ils avaient refusé d'assister au banquet que voulait leur offrir M. le Maire, riche propriétaire du pays.

Ils rentraient donc quand une voix leur dit tout à coup :

« Père ! mère ! c'est moi ! »

Leur fils était devant eux.

« Oh ! dit la mère avant même de l'embrasser, le petit bateau nous a porté bonheur ! »

Puis ils serrèrent dans leurs bras cet enfant chéri enfin revenu. S'il n'avait pas écrit, c'est qu'il n'était pas devenu riche,... ça se voyait à ses



habits.... N'importe, il vivait et il avait l'air d'être resté un honnête garçon, le pauvre chercheur d'or.... Il avait bien souffert. Abandonné de ceux qui l'avaient entraîné, ayant à peine récolté quelques parcelles d'or aussitôt dépensé dans un pays où la vie est très chère, il avait dû travailler comme un esclave pour gagner son pain. La honte l'avait seule empêché d'écrire, et ce n'est qu'en s'engageant comme cuisinier sur un bateau, qu'il avait pu rentrer en France... sans un sou!

» Vois, mon enfant, dit le père en lui montrant sa jolie maison, son



M. LE CURÉ BÉNIT LA PETITE FLOTTE

jardin,... tout ceci est pour toi. J'ai, moi aussi, cherché de l'or,... mais je l'ai trouvé tout simplement par le travail, sans quitter mon pays, sans abandonner ceux qui m'aiment.... » Ce fut le seul reproche du père Lavoile!

« Oh! mon père, s'écria Gaspard, oubliez ma folie et permettez-moi de travailler avec vous. Nous chercherons de l'or ensemble... à votre manière!

— Oui, mon garçon, et en cherchant de l'or ainsi, on trouve, sans la chercher, l'estime des honnêtes gens. »

Le retour de Gaspard fit grand bruit, et tous les matelots disent que c'est le petit navire sauvé des flots qui a porté bonheur au père et à la mère Lavoile.

J. MALASSEZ



## L'IMPRUDENCE DE JEANNOT

Le soleil était couché depuis longtemps déjà.

Le grand bois était silencieux. Les petits oiseaux dormaient profondément dans leurs nids moelleux.

La lune se leva lentement derrière les collines. Dès que sa large face ronde et calme eut jeté un pâle rayon dans le bois, à travers le feuil-



LES LAPINS S'EN DONNÈRENT A CŒUR JOIE

lage des arbres, une petite tête grise sortit d'un trou caché dans l'herbe, et deux yeux brillants jetèrent un regard inquiet autour d'eux.

Un peu plus loin, sortant d'un autre trou, une autre tête parut, ... une troisième se montra d'un autre côté, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'une trentaine de paires d'yeux inspectassent craintivement les alentours.

Rassurés par le silence qui régnait autour d'eux, les propriétaires des têtes sortirent tout à fait de leurs trous, et une trentaine de lapins, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, se dirigèrent en sautant vers une grande clairière.



Arrivés là, ils s'en donnèrent à cœur joie, se roulant sur l'herbe, se culbutant, se poursuivant les uns les autres, exécutant des gigue fantastiques, enfin s'amusant bien.

Tandis que ses parents se divertissaient avec leurs amis, Jeannot, fils de Jean Lapin et de Jeanne Lapine, tira à l'écart sa sœur Jeannotte et lui dit tout bas :

« Sais-tu que je suis bien fatigué de cette clairière ? Nous y venons si souvent ! Je voudrais aller plus loin. Ce petit sentier que tu vois disparaître là dans les broussailles me tente beaucoup ; je voudrais bien voir ce qu'il y a au bout. Veux-tu venir l'explorer avec moi ? »

Mais Jeannotte, qui était plus sage que son frère, répondit :

« Non, non, Jeannot, il ne faut pas y aller. Tu sais que nos parents nous ont défendu de nous aventurer seuls plus loin que la clairière. Il pourrait nous arriver malheur si nous leur désobéissions.

— Bah ! tu es bien peureuse ! fit en riant Jeannot. Si tu ne veux pas venir avec moi, j'irai seul, voilà tout. Au revoir ! »

Et, faisant une pirouette en guise de salut, Jeannot disparut dans le petit sentier vert qui l'avait tant séduit.

Jeannot courut longtemps, longtemps. Il était enchanté de son escapade. La partie du bois qu'il voyait pour la première fois lui paraissait bien plus belle que celle qu'il connaissait. — Ce qui est nouveau plaît toujours.

Cependant il n'était pas tout à fait rassuré. C'était la première fois qu'il sortait seul la nuit.... Il n'aimait pas le cri d'appel des chouettes.

Au bout de quelque temps il pensa qu'il serait sage de retourner sur ses pas. Il commençait à avoir peur, et se mit à courir de toutes ses forces, sans s'apercevoir qu'il se trompait de chemin.

Tout à coup il se sentit saisir par la gorge. Quelque chose — il ne savait pas quoi — lui entourait le cou et le tenait ferme. Jeannot tira dessus, mais plus il tirait et plus son cou était serré.... Il était pris dans un piège.

Épouvanté, il se mit à sauter et à bondir, mais bientôt il roula, étranglé, sur l'herbe verte.

La lune fut le seul témoin de la mort du lapin désobéissant. Elle se cacha tristement derrière un gros nuage qui creva. La pluie tomba sur les lapins qui jouaient encore dans la clairière, et tous se hâtèrent de regagner leur logis.



## LE FACTEUR JAPONAIS

Ce facteur japonais, c'était tout bonnement le personnage représenté par une image collée sur la boîte en carton du dernier papier à lettres acheté par la maman de Marcel et de Suzanne. Mais le frère et la sœur s'étaient bien divertis à regarder ce bonhomme, tout à fait drôle sous son chapeau en terrine renversée, avec sa robe troussée sur ses jambes nues et son sac de dépêches au bout d'une longue perche.

Il n'y avait pas que lui d'amusant sur ce dessus de boîte. L'image représentait un paysage japonais avec un volcan dans le fond qui tirait en tire-bouchon sa bouffée de fumée. Dans le ciel tout parsemé d'oiseaux en accents circonflexes, un gros rond doré figurait le soleil, et au delà d'un ruisseau bordé d'herbes, une multitude de toits en parapluie indiquait le village où le facteur allait distribuer ses lettres. Mais Suzanne trouva, la première, qu'il lui faudrait les glisser sous les portes, car les gens du village devaient être tous ces petits personnages en procession sur les trois côtés latéraux de la boîte. Il y en avait de vieux, avec de longues barbes et des habits trainants, et de jeunes qui lançaient des cerfs-volants ou qui se faisaient des niches. Marcel et Suzanne riaient de leurs poses et ne se lassaient pas de manier la boîte, de sorte que leur maman finit par leur dire :

« Vous dérangez tout sur mon bureau. Ne touchez plus à cela. »

Marcel, qui étendait le bras au moins pour la dixième fois vers le facteur japonais, s'arrêta tout penaud de cette défense. Il aurait volontiers fait la moue. Mais Marcel avait fait une promesse formelle à son papa, trois jours auparavant, lorsque M. Darny était parti pour un voyage d'un mois. Il avait promis d'obéir sans réplique et même sans humeur,



« JE VOUS LA DONNERAI, MAIS SOYEZ SAGES »



de donner le bon exemple à sa sœur Suzanne, et il ne fallait pas que le papier japonais servît à maman pour apprendre à papa que les promesses d'un grand garçon de neuf ans ne sont pas sérieuses.

Marcel tourna sur ses talons pour s'en aller cacher dans une autre pièce de l'appartement sa mine déconcertée, mais il dut passer devant sa sœur, qui tournait encore autour du bureau pour contempler le facteur japonais, et il ne put s'empêcher de lui dire :

« Tu as de la chance, toi, de n'avoir que huit ans et de n'être qu'une fille.

— Qu'une fille ! s'écria Suzanne. Ah ! bien, tu es poli. »

Mais elle éclata de rire aussitôt et cessa de se rebiffer contre cette constatation de son infériorité, en comprenant que son frère n'en faisait pas mépris et qu'il faisait peu de cas au contraire de sa dignité d'ainé. Elle voulut pourtant lui montrer que les petites filles ont parfois de bonnes idées.

« Avant de t'en aller, dit-elle, écoute ce que je veux demander à maman.... Maman, s'il nous est défendu de toucher à cette jolie boîte, nous pouvons t'en parler, n'est-ce pas ?

— Assurément, répondit M<sup>me</sup> Darny tout en comptant les points de sa tapisserie.

— Et même te demander ce que tu en feras quand tu auras usé tout le papier qu'elle contient ? continua Suzanne.

— Mais oui. Je vous la donnerai alors, et il n'y a que cinquante petites feuilles. Seulement, soyez sages jusque-là si vous voulez qu'elle vous revienne.

— Ah ! merci, maman. »

Le frère et la sœur prononcèrent avec le même élan cette exclamation, dédommagés de la défense de fourrager sur le bureau de leur mère par l'espoir de posséder un jour la jolie boîte japonaise.

Mais il fallait attendre, et combien de temps ? Telle fut la première question qu'ils se posèrent quand M<sup>me</sup> Darny les renvoya dans leur chambre d'étude, précisément parce qu'elle avait à écrire.

« Oh ! ce ne sera pas bien long, dit Suzanne. Quatre ou huit pages par jour à papa, une lettre chaque semaine à grand'mère comme d'habitude, puis des réponses à ce que les facteurs apportent. Ils ne sont pas si gentils que notre facteur japonais, mais je les aimerais presque autant s'ils en apportaient plein leurs boîtes demain. Nous aurions la nôtre, dis.



— Oui, répondit Marcel, et sais-tu ce que j'en ferai? J'y logerai mes crayons de couleur et mon attirail de dessin.

— Comment? s'écria Suzanne. Et moi qui pensais que tu me la laisserais pour y mettre le petit trousseau du bébé japonais que papa m'a acheté avenue de l'Opéra! C'est bien mieux assorti avec les affaires de cette poupée qu'avec tes gribouillages, cette boîte japonaise.

— Oh! gribouillages! Fais-en donc autant!



« NE TOUCHEZ PLUS A CELA »

— Non, je ne puis pas en faire autant, puisque tu ne me permets pas de toucher à tes crayons. Mais la boîte ne sera pas à toi tout seul, comme tes affaires à dessiner. Maman a dit qu'elle nous la donnerait, et pas qu'elle te la donnerait. Par conséquent, tu ne pourras pas l'accaparer.

— Ni toi non plus!

— Si maman savait comme tu es égoïste de vouloir tout pour toi!

— Dis-le-lui donc! s'écria Marcel très vexé de ce mot d'égoïste.



— Ah! bien non, maman ne nous donnerait pas notre facteur japonais si elle savait qu'à cause de lui tu me querelles.

— Alors c'est moi seul qui me fâche? reprit Marcel.

— Bien sûr, et ce n'est pas joli, puisque tu me dois le bon exemple. »

Ce dernier mot de Suzanne lia la langue de son frère, toute prête à une riposte. Marcel se mit à dessiner par contenance, avec un sérieux très digne, sans tenir compte des provocations de sa sœur. C'était agaçant tout de même de l'entendre parler à ses poupées....C'était très agaçant....

Le crayon de Marcel s'en écrasait sur le papier où il essayait de reproduire de mémoire le facteur japonais. Mais Marcel serrait les lèvres pour les forcer au silence.



MARCEL SE MIT A  
DESSINER

Suzanne, les jours suivants, comptait les lettres envoyées à la poste par leur mère et se livrait à des calculs compliqués pour savoir au juste combien la boîte japonaise contenait encore de feuilles et d'enveloppes.

Elle communiquait le résultat de ses opérations à son frère, et le débat recommençait entre eux. Ils s'obstinaient par la contradiction, comme cela arrive souvent.

« Je veux le facteur japonais pour moi toute seule, dit Suzanne à Marcel vers la troisième semaine. Pour que tu me le cèdes, je te donnerai ce livre où il y a des gravures que tu voulais colorier.

— Puisque maman a dit que ce serait le gâter! répondit Marcel. C'est moi, au contraire, qui te donnerai mon porte-plume d'ivoire pour que la boîte me reste.

— Je refuse. C'est le facteur japonais que je veux.

— Moi aussi. Eh bien! alors?

— Alors, toi les jours pairs, et moi les jours impairs.

— Et nous passerons tout le temps à déménager nos affaires? En voilà une niaiserie! »

M<sup>me</sup> Darny arrivait souvent près de ses enfants pendant qu'ils discu-



taient ainsi; mais elle ne leur demanda pas une seule fois pourquoi ils se taisaient à son approche et pourquoi elle les trouvait animés comme de petits coqs en colère.

Un des jours de la quatrième semaine, elle les appela tous deux dans sa chambre. Ils y trouvèrent leur mère installée devant son bureau. Elle les regarda s'avancer et leur dit d'un air souriant :

« Voici la dernière lettre que votre père doit recevoir de moi. Je viens de l'écrire sur la dernière feuille contenue dans votre boîte. »

Marcel et Suzanne se poussèrent mutuellement pour atteindre plus vite l'objet tant convoité, et leurs mains se rencontrèrent sur le couvercle, qu'ils tiraillèrent en sens contraire.

« Laissez-la un moment, continua M<sup>me</sup> Darny. Je veux d'abord que vous écoutiez le compte que je rends de votre bonne conduite. »

Et elle lut tout haut un paragraphe de sa lettre qui vantait les progrès de Marcel dans ses études, mais surtout son bon accord avec sa sœur, sa complaisance d'ainé, son amabilité.

« J'ai laissé du papier blanc au-dessous de ces éloges pour que tu écrives à la suite, continua M<sup>me</sup> Darny. Oh! quelques mots seulement pour attester à papa que tu as fait pour le mieux. »

Marcel baissa la tête et regarda les doigts de sa main droite d'un air piteux.... Non, jamais ils ne sauraient écrire de tels mensonges.

« Tu cherches ta phrase? poursuivit M<sup>me</sup> Darny. Oui, je sais qu'il te faut toujours un moment de réflexion. Arrange-la dans ta tête pendant que je vais lire à Suzanne l'article qui la concerne. »

Ce fut un vrai coup de théâtre. Suzanne se mit à sangloter tout haut en entendant les félicitations maternelles sur son caractère corrigé de son penchant à la taquinerie et à l'ergotage.

« Qu'y a-t-il donc? demanda M<sup>me</sup> Darny.

— Oh! maman, si tu savais! s'écria Suzanne à travers ses larmes. Cela me fait tant de chagrin de renoncer à la boîte japonaise... et il le faut, ... il le faut. J'ai mérité cette punition, parce que j'ai trop tracassé le pauvre Marcel pour avoir la boîte à moi toute seule. Donne-la-lui bien vite; cela me consolera un peu de pouvoir écrire à papa : « Maman s'est trompée, j'ai été méchante avec Marcel; mais j'ai réparé mon tort ». Est-ce que ce sera bien, cette phrase? »

Comme M<sup>me</sup> Darny l'approuvait d'un signe de tête, Suzanne prenait déjà la plume après avoir essuyé ses yeux humides quand Marcel mit ses



deux mains sur la lettre de sa mère pour empêcher sa sœur d'y écrire sa confession.

« Non, dit-il, le coupable, c'est moi. Je te devais l'exemple, Suzanne, et je te l'ai donné mauvais. Tu avais raison. J'étais un gros égoïste de te refuser cette boîte. Prends-la. Je t'en donne ma part et même sans chagrin. Je l'ai pris en grippe, ce facteur japonais.

— Vraiment! s'écria M<sup>me</sup> Darny. J'ai donc eu tort d'en acheter le double pour que vous ayez chacun le vôtre sans vilain procès entre vous? »



MARCEL MIT SES DEUX MAINS SUR LA LETTRE

Elle découvrit une seconde boîte vide, et ce fut ensuite une joie d'écrire à M. Darny pour lui dire avec quelle bonne foi ses enfants avaient réparé le tort de leurs querelles.

Suzanne s'empressa ensuite de joindre à l'ameublement de ses poupées la soi-disant commode japonaise, et Marcel rangea ses crayons dans la boîte qui lui revenait.

S. BLANDY.